

dos legítimos. IV Signos usuales. V Signos legítimos. VI Otros signos y reglas de Ortografía.—Adiciones. I Nociones de fonética. II funciones de las letras. III Leyes fonéticas arbitrarias que adoptamos. IV Reglas generales de fonética. V De las sílabas. VI La Fonética en el metro del verso.—Apéndices: I Examen de los otros sistemas modernos. II Suma de los errores é inexactitudes del folleto del Sr. Azkue.—Notas.—Etimologías que se contienen en este libro.—Voces nuevas que se contienen en este libro.—Paralelo entre los sistemas fonético y gráfico de otros y los nuestros.—Ejemplos de los sistemas fonético y gráfico que adoptamos.—Fé de erratas.

Agradecemos la atención.

PEDRO M. DE SORALUCE.

SINCERO APLAUSO

Leemos en *La Correspondencia de España*:

«Dicen de Valencia, que en un cafetín del Mercado entró á pedir limosna para los locos un hermano de la comunidad de San Juan de Dios, en todos los países civilizados respetada y protegida.

Unos valientes que allí *patrioteaban*, recibieron con insultos groserísimos al religioso, el cual humildemente se retiraba, cuando un soldado del regimiento de Guadalajara entró en el café á defender á aquel infeliz, diciendo á los otros que no tenían valor ni vergüenza.

Los *valientes* se quedaron más blancos que un papel, y se guardaron las palabras para mejor ocasión.

El soldado se llama Jaime Vidal.»

Reciba nuestra felicitación este digno español.

LE SIEGE DE SAINT-SÉBASTIEN

(SUITE)

CHAPITRE II

ASSAUT ET PRISE DU COUVENT DE SAINT-BARTHOLOMÉ

Préparatifs pour l'assaut. — Formation des colonnes d'attaque — Dispositions des assiégés. — Attaque du couvent. — Les Anglais sont repoussés avec des pertes considérables. — Retour offensif. — Ils s'emparent des ruines du couvent. — Construction de nouvelles batteries. — Les assiégés mettent toutes leurs pièces en batterie. — Commencement d'attaque contre le corps de place. — Le général Rey refuse de recevoir un parlementaire. — Intensité du tir des assiégeants. — Ouverture d'une brèche. — Elle est reconnue praticable.

Les Alliés ne voulurent pas attendre l'effet des nouvelles batteries qui étaient en construction sur la rive droite de l'Urumea, et voyant que le couvent de Saint-Bartholomé était en ruines et dépourvu de défense, et désireux avant tout de renfermer les Français dans l'étroite enceinte du corps de place, ils se décidèrent à tout préparer pour donner l'assaut. Deux colonnes d'attaque furent formées. Celle de droite était formée des détachements portugais de Wilson avec une compagnie légère du 9^e régiment anglais et trois compagnies des Ecossais royaux sous les ordres du général Hay, avait pour objectif la redoute du cimetière. La colonne de gauche, sous les ordres du général Bradfort, était formée de Portugais avec trois compagnies du 9^e régiment commandées par le colonel Cameron, devait assaillir le couvent de Saint-Bartholomé. Voici une relation très intéressante et très mouvementée de cet assaut émanant d'un témoin oculaire.

«Au jour, l'ennemi recommença à tirer contre le couvent de Saint-Bartholomé et la lunette du cimetière. Le gouverneur, s'attendant à un nouvel assaut, plaça un fort poste à la redoute du Rondeau, et une réserve de huit cents hommes au faubourg Saint-Martin avec les sapeurs et les pionniers, sous les ordres du chef de bataillon du génie Pinot. Le chef de bataillon Blancard, du 62^e, devait avec une partie de cette réserve appuyer la lunette du cimetière et surveiller les mouvements de l'ennemi le long de l'Urumea. Le chef de bataillon Desailly, du 22^e, avec l'autre partie, devait couvrir la droite du couvent de Saint-Bartholomé sur la route d'Ernani et sur la chaussée de la Antigua. La position menacée était elle-même défendue par quatre cents hommes, sous les ordres du chef de bataillon de Luppé.

»A midi et demi, l'ennemi ayant suspendu son tir, s'avança en trois colonnes, précédé d'une nuée de tirailleurs qui s'embusquèrent dans les broussailles. La colonne de droite attaqua la lunette du cimetière; mais, arrêtée sur la contrescarpe, elle resta longtemps exposée à notre feu. La colonne du centre, qui se portait contre le couvent, fut un moment arrêtée par un grand feu allumé sur les décombres de la brèche, et par une vive fusillade venant tant du couvent que des petites maisons crénelées sur la droite. La colonne de gauche parvint à s'emparer de ces maisons, et celle du centre put alors pénétrer dans le couvent. La colonne de gauche, continuant son mouvement, s'avança par la route d'Ernani dans le faubourg Saint-Martin; mais nos réserves s'avancèrent et rétablirent le combat. Le capitaine du génie Saint-George, à la tête d'un détachement de sapeurs, de grenadiers du 22^e et de quelques soldats du 34^e et du 62^e, s'élança sur l'ennemi, et rentra par la gorge dans le couvent, d'où il chassa les Anglais, qui y perdirent beaucoup de monde. En même temps, le capitaine du génie Montréal et le lieutenant Saint-Jeanne du 22^e, reprirent avec un détachement de voltigeurs, les maisons crénelées qui se trouvaient à notre droite, et la position se trouva ainsi réoccupée sur tout son front; mais ce succès ne fut pas de longue durée. L'ennemi ayant envoyé des troupes fraîches, s'empara de nouveau des maisons crénelées et du couvent, avant que nous eussions eu le temps de faire jouer les fougasses que nous avions préparées. Les défenseurs de la lunette du cimetière durent alors se retirer, ce qu'ils firent à temps, car une forte colonne de grenadiers ennemis marchait déjà sur le faubourg de Saint-Martin, pour nous couper le chemin de la ville. Les Anglais restés

maîtres du plateau de Saint-Bartholomé tentèrent même de nous chasser de la redoute du Rondeau, qu'ils assaillirent, soutenus par quelques pièces de campagne. Mais leurs efforts vinrent s'y briser, car ils se retirèrent avec une perte considérable. Nos troupes rentrèrent dans la place, ne laissant qu'un poste de trente hommes dans la redoute du Rondeau, et quelques tirailleurs dans les maisons ruinées qui se trouvaient en avant.

» Cette affaire, qui dura quatre heures, et dans laquelle soixante pièces d'artillerie furent en jeu dans l'espace resserré de la presqu'île, présenta le tableau d'une grande bataille. Nous avons eu quarante hommes de tués et deux cents de blessés. Parmi les morts, se trouvèrent le capitaine du génie Montréal et le lieutenant des pionniers Dardas, le capitaine Douzon du 62^e et le lieutenant Saint-Jeanne du même régiment. Le chef de bataillon Pinot, commandant du génie, reçut à l'épaule une blessure grave qui le mit hors d'état de continuer son service. Le chef de bataillon Desailly, qui commandait la réserve, fut aussi blessé, ainsi que le capitaine Doat, aide-de-camp du gouverneur. Le capitaine Blot, du 62^e, et le lieutenant du génie Goblet, qui défendaient la lunette du cimetière se firent remarquer par leur bravoure et leur sang-froid. L'ennemi avait été obligé de mettre en ligne 6.000 hommes. Il resta longtemps exposé au feu de la place et ses pertes furent considérables. »

Les seules compagnies commandées par le colonel Cameron eurent sept officiers et soixante hommes tués et blessés. Quoique le résultat eût été atteint, on considéra que l'attaque avait eu lieu avec trop de précipitation, car la batterie qui avait été construite de l'autre côté de l'Urumea n'avait pas ouvert son feu.

Aussitôt que les Alliés furent en possession des ruines du couvent de Saint-Bartholomé, ils y construisirent un solide logement qui devait les préserver de tout retour offensif, et ils commencèrent la construction de deux nouvelles batteries de six pièces destinées à battre le front de terre. Sur la rive droite de l'Urumea, deux autres batteries armées de quatre caronades de 68 qui devaient lancer des projectiles creux derrière les brèches, et quatre mortiers de 10 pouces furent établis. Ce fut en voyant ces préparatifs faits pour le bombardement que les Français déployèrent la plus grande activité. Ils dépavèrent les rues, toutes les pièces qui tiraient à barbette furent enlevées. Des canons de 4 furent placés dans les tours de las Mezquitas et de los Hornos, et

on prépara des réservoirs sur un grand nombre de points afin de pouvoir éteindre les commencements d'incendie. Enfin, le 20, l'ennemi ayant achevé tous ses préparatifs commença à tirer sur la muraille sur laquelle il voulait pratiquer une brèche.

D'après Napier, le major Smith avait choisi le point de la muraille que le maréchal de Berwick avait attaqué près d'un siècle auparavant. Mais la courtine avait été solidement reconstruite, et le tir qui commença bientôt ne fut pas satisfaisant pendant la première journée. Malheureusement sir T. Graham, n'écoula pas l'ingénieur qui conduisait les travaux du siège, et qui voulait qu'on commençât par ruiner les ouvrages de la défense et il fit ouvrir une brèche dans la courtine du front de terre. Une tempête qui s'éleva tout-à-coup rendit incertain le tir de l'artillerie, pendant que plusieurs des pièces placées sur des affûts marins furent démontées par les assiégés.

Le 21, vers onze heures du matin, on envoya sommer le gouverneur d'avoir à se rendre, mais comme il ne voulut même pas recevoir le parlementaire, la canonnade recommença aussitôt avec fureur: un grand nombre des pièces des Français furent démontées, les affûts brisés et les canonnières blessés. Mais ils n'avaient pas perdu leur temps, et comme la muraille n'était pas encore écroulée, ils profitèrent du peu de protection qu'elle leur offrait pour tracer des coupures en arrière et y placer des bombes et des obus qu'on devait faire rouler sur les colonnes d'assaut.

«De leur côté, les assiégeants achevèrent la parallèle entreprise à travers l'isthme et qui, dans son trajet, rencontra l'ouverture d'un égout ayant quatre pieds de haut et trois de large, dans lequel passait l'aqueduc coupé par les Espagnols. Ce fut à travers ce dangereux passage que le lieutenant Reid, des ingénieurs, jeune officier plein de zèle et de bravoure, se traina en rampant jusqu'à la contrescarpe de l'ouvrage à cornes, et en ayant trouvé l'issue fermée par une porte, il revint sur ses pas sans avoir éprouvé le moindre accident. On plaça dans cet égout trente barils de poudre derrière lesquels on fit un épaulement en sacs à terre de huit pieds d'épaisseur, formant ainsi un globe de compression destiné à lancer, comme à travers un tube, une grande quantité de décombres par dessus la contrescarpe, de manière à combler l'étroit fossé de l'ouvrage à cornes».¹

(1) Napier.

Le 22, l'artillerie de l'assiégeant tirant rapidement et avec justesse, ouvrit une brèche entre les tours de los Hornos et de las Mezquitas. La muraille était abattue sur une longueur de cinquante mètres. Mais il existait, au bas de la courtine, une sorte de chaussée de 5 ou 6 mètres de hauteur, qui allait être, pour les assaillants, le plus sérieux obstacle. En quinze heures et demie de canonnade, les Alliés avaient tiré sur la place 3.500 boulets avec dix canons de 24, ce qui faisait à peu près 350 coups par pièce. Pendant la nuit du 22 au 23 juillet, quelques embarcations qui étaient arrivées de St-Jean-de-Luz, repartirent, emportant avec elles plusieurs blessés.

Le lendemain le tir recommença. Sur la demande du général Oswald on dirigea le feu sur une autre partie des murailles située entre la tour de los Hornos et le bastion Saint-Telme. Le général en chef croyait ainsi pouvoir tourner les coupures faites par les Français derrière la brèche principale. Le tir fut si bien dirigé et si actif, qu'à l'approche de la nuit, cette brèche était praticable sur un espace de plus de dix mètres. L'artillerie de la défense, presque toute entière démontée, ne pouvait répondre que très faiblement à cette multiplicité de feux. Pendant tout le temps que dura ce combat d'artillerie, une batterie anglaise écrasa la ville et le château, pendant qu'une autre tirait avec des projectiles creux qui faisaient les plus grands dégâts.¹ Comme les maisons qui étaient en arrière de la brèche étaient déjà en flammes, les assiégeants se décidèrent à donner l'assaut, et tout fut préparé pour emporter la ville rapidement.

M. E. DUCÉRE.

(A suivre)

(1) M. de Songeon qui était le chef de l'État-Major de Saint-Sébastien, dit dans son rapport:

« Ces projectiles nous firent beaucoup de mal. Il serait à désirer qu'on s'occupât, dans nos arsenaux, d'en confectionner de semblables. Quand nos obus ou boulets creux ne peuvent contenir que soixante ou soixante-dix balles, il paraîtrait ridicule d'assurer que ceux de l'ennemi en contiennent jusqu'à quatre cent onze si la vérification n'en avait été faite sur un obus de sept pouces quatre lignes. Mais cela ne surprendra pas, si l'on considère que l'épaisseur des boulets creux de l'ennemi n'est que de 6 lignes au plus. »

JUSTO Y HONROSO HOMENAJE A UN GUIPUZCOANO

Leemos en un semanario religioso de Madrid:

«Con gran satisfacción hemos visto un ejemplar de un precioso libro, que no se ha puesto á la venta, y que lleva el título de *El Padre José* (y que á nuestro humilde juicio se debiera llamar *El Padre Lerchundi* ó *El Padre José Lerchundi*, en vez de sólo *El Padre José*.) Este libro es un merecido y razonado homenaje á los grandes servicios que el sabio y ejemplar religioso Fray José Lerchundi prestó á la ínclita Orden de San Francisco y á la nación española durante los muchos años que desempeñó la Prefectura apostólica de Marruecos, fundando en beneficio de españoles y de extranjeros, de cristianos y de infieles, santuarios y conventos y residencias de su benemérita Orden; escuelas y colegios, hospederías y hospitales, y granjeándose con sus virtudes y talentos la estimación y afecto de los mismos Sultanes y pueblo musulmán, con ser tan intolerantes y fanáticos los moros de aquél país.

Pero éste libro no es menos honroso á su ilustrado autor, que por lo mismo de haber callado modestamente su nombre, es más digno de la estima y gratitud de cuantos amaron y apreciaron al humilde héroe franciscano y lamentan su prematura muerte. Reciba, pues, el doctor D. Manuel de Tolosa Latour nuestra cordial felicitación por haber escrito y publicado á su costa tan hermoso é interesante libro, y recíbala también por haber contribuído con el Padre Lerchundi á la fundación del excelente sanatorio de Santa Clara, situado en Chipiona, provincia de Cádiz, cerca del convento franciscano de Nuestra Señora de Regla, y por dirigirlo con tanto acierto en beneficio de los niños raquíticos y escrofulosos que allí logran su curación.»

SECCION AMENA

PROPIÑAK

K. Listo ta K. Tonto
chit lagun aundiak
asiziran izketan
esanik berriak.
—Mandatuba egitian
beti nagusiak
chanpon bat edo beste
bai, ematen ziak.

—Arrazoi dan bezela,
ez dek orren gaizki.
—Ori ez. ¿T'iriak zer
ematen dik iri?
—Belarriondoko bat
batzubetan neri.
—¡Konche! ¿ta bestietan?
—¡A! bestietan... bi.

* *

EZIN MERKIAGO

—¡Mutill! atzo Brechan bat
jarririkan zuzen
kochian, botilletan
ur bat zikan saltzen.
Agiñeko miñentzat,
guztihak arritzen,
usai egiñarekiñ
beriola kentzen.

Neri kenduziakan,
egiya esateko,
nekarren miña, usai
egiñ nubeneko.
—¿Ta zenbat pagatu ukan?
—Bada pagatzeko,
duro bat jarri niokan
usai egiteko.

MARZELINO SOROA.



EL FOMENTO DEL ARBOLADO

El árbol forestal desaparece en nuestra nación con una rapidez y proporciones verdaderamente alarmantes: todos los hombres medianamente pensadores lo lamentan y predicán la urgente necesidad de empezar la repoblación de los montes y el fomento de los árboles en general, para evitar que quede convertido el suelo en horrible páramo.

En las demás naciones del continente se ha sentido el mismo mal, con la diferencia que, iguales á nosotros en la tarea de talar, se nos han adelantado en la de empezar la repoblación, llegando en algunas á conseguir un desarrollo tan extraordinario que han cuadruplicado casi la riqueza primitiva y á pesar de todo siguen sus agrónomos estudiando los medios de conservar y aumentar en lo posible tal venero de riqueza.

Nosotros podemos aprovecharnos de los estudios y experiencias de los que nos han precedido, teniendo completamente llano y expedito

el camino, que seguido con constancia é inteligencia nos ha de llevar al restablecimiento de nuestros montes y arbolados.

Todo lo que á la repoblación se refiere es de evidente actualidad en nuestra patria, y por esto, dejando por hoy la tarea de repoblar los montes á los encargados por el Estado de hacerlo, nos vamos á ocupar del fomento del arbolado en su fase más avanzada y reciente; esto es, la plantación de árboles en los bordes de los caminos rurales y toda clase de vías de comunicación.

Como casi siempre sucede, no hay uniformidad de opiniones sobre la conveniencia y utilidad de esta medida; pero á nuestro juicio la ventaja está de parte de los que la defienden.

La única objeción formal que se le hace es la de que los árboles en las orillas de los caminos causan perjuicios en las fincas y sembrados colindantes, con sus raíces y la sombra que sobre las mismas proyectan, y si bien no dejamos de concederle algún fundamento, no creemos que sea imposible armonizar los intereses de todos.

Es de lo que vamos á tratar.

* * *

Como cuestión previa, preguntaremos: ¿la plantación de árboles en los bordes de los caminos es verdaderamente útil? Es cierto que el álamo, el plátano, el fresno, comunmente empleados en nuestro país, extienden sus raíces á algunos metros del camino y con la sombra de su copa alta y tupida causan verdaderos perjuicios, pero si sustituimos las especies dichas con otras que no se presten á las mismas críticas, ya tendremos resuelto el problema. Enfrente de esos daños más ó menos graves enumeraremos las ventajas: el aspecto riente y pintoresco que dan, la sombra fresca y saludable que ofrecen al viajero y animales durante los calores del estío, la seguridad que proporcionan al firme de los caminos, sobre todo en las pendientes y sitios sujetos á inundaciones, el servir de jalones en las grandes nevadas, señalando la ruta que debe seguirse, y, por último, el producto que puede obtenerse de ellos.

Los árboles de alto vuelo, sólo producen madera y causan los perjuicios de que se les tacha, en su grado máximo; los frutales, no de tanto desarrollo, no causan esos perjuicios en tanto grado, y además producen un ingreso respetable, ya en frutos, ya en madera para la

ebanistería; y ahí está expresada la razón de la sustitución de unos por otros y armonizado el interés público y general con el privado, tan respetable á nuestro juicio como el primero.

Pero se nos objetará; ¿no es una verdadera candidez plantar árboles frutales en los caminos para que los transeuntes no sólo cojan el fruto, sino que rompan las ramas y en vez de tener árboles hermosos y de utilidad sólo consigamos ingertos sin vigor ni gracia? A pesar de su fuerza aparente esta objeción queda desvanecida con sólo exponer que el problema ya está resuelto; que lo que proponemos no es una teoría más ó menos bonita y halagadora, sino que el ejemplo de lo que pasa en otras partes nos dirá que es un hecho consumado.

Sin ser presuntuosos, creemos que en España somos capaces de hacer lo que otros pueblos han hecho, y viéndolo en Wurtemberg, Sajonia, Baviera, Hannover, Luxemburgo, Bohemia, Moravia, Tirol y gran número de departamentos de Francia, no creemos ni imposible ni difícil el llevarlo á la práctica. En el primero de los países enumerados, en un solo año (1878) ascendió el producto de los árboles de los caminos á la cantidad de un millón cien mil francos, y fundado en estos datos un distinguido agrónomo francés calcula que en Francia se puede elevar el producto á la enorme suma de trescientos millones.

Un árbol frutal, cuya vida puede prolongarse hasta los setenta años, puede producir, por término medio, desde los quince á los veinticinco años, á razón de cuatro francos, dice, y de los veinticinco en adelante, de doce á diez y seis francos, haciendo un producto total de 124 á 220 francos. Pero aun cuando conceptuemos que son exagerados y rebajemos la mitad, si calculamos el número de árboles que podrían sostenerse en las lindes de nuestros caminos, obtendremos para dentro de pocos años un ingreso de algunos cientos de millones de pesetas y el aumento de riqueza consiguiente.

Que para ello se necesitan energía y constancia es inútil consignarlo; pero como el mal es grave, se impone el remedio urgente y enérgico. El Estado, las provincias, los municipios, los particulares, todos, dejándonos de *fiestas del árbol*, que no pasan de juegos infantiles, debemos concurrir á la obra común con todo el esfuerzo de que seamos capaces. Es evidente que no debemos ser serviles copistas del extranjero, defecto muy común en nosotros, sino, tomando la esencia de la idea, modificarla y adaptarla á nuestro clima y costumbres. Así podremos escoger entre el manzano de sidra del Luxemburgo

go, el cerezo de los Vosgos, los almendros, castaños y tilos del Drome y los nogales de Lot et Garonne.

No se nos oculta que algún daño han de causar los mal intencionados: pero si organizamos una buena y eficaz vigilancia, estableciendo penas para los infractores (no por excesivas más eficaces) y acostumbrando al agricultor á ver en el árbol un amigo, indemnizando los perjuicios que alguna vez puedan causarse, dentro de algunos años lograremos ver nuestro suelo cubierto de productivas plantaciones que, además de embellecerlo, aumenten nuestra riqueza.

P. G.

AZKEN-AGURRA

(RAMONCHORI)

¡Autsa zera, ta auts
biurtuko zera!
da erlijyuaren
betiko esaera;
t'ala da, mundu ontan
ezerchore ezgera,
¡¡ill eta auts biurtzen
gerare osterá!!...

Iru urte baziran
ziñala zu jayo,
ordutikan onera
makiña bat sayo
egintzuten zurekin
guraso maitiak....
¡ta orain, negarrez daude
penaz, bai, tristiak!

Jaunak eramán zaitu
emendik zerurá
pakez animak bizi
diraden mundura.
Aingeru bat geyago
nairikan Ark izan,
iyo zera zerurá
chori baten gisan.

Azken-agur au dizut
bigaltzen maitia,
negarra begiyetan....
biyotza tristia
daukatala, gañera
zutzaz oroitzia
izangoda guretzat
poz bat sentitzia.

JOSÉ M. ARRIETA.

LA LENGUA BASCA

(CONTINUACIÓN)

«Una lengua más perfecta que otra cualquiera de su clase, cuya existencia está señalada por los historiadores hace unos dos mil años en el mismo sitio del mundo, reducida ya á las exiguas proporciones en que hoy se encuentra, debe suponerse que habrá tenido un período de mayor esplendor y crecimiento entre pueblos y lenguas afines de otro tiempo. No es creíble haya nacido allí sin saber cómo. O llegó antes ó después de la invasión aryaná. Si se opta por lo último, es bien fácil probar que es imposible. ¿Cómo, en efecto, habría de poder un pueblo entero atravesar la Europa, viniendo del Oriente por entre razas distintas de la suya, sosteniendo mil combates, corriendo mil peligros, sin dejar ni una huella ni un recuerdo de su paso en una época relativamente avanzada ya de civilización? De los Pelasgos, ese pueblo corredor y aventurero, se sabe algo, sin embargo. ¿Y no había de saberse nada de los euskaros?... Pudiera decirse que vinieron de África, haciendo su entrada por las columnas de Hércules; pero esto, por las mismas razones, no tiene visos de verdad; ni quedaron allí huellas de sus pasos, ni hay nada que se parezca á su lengua, *como no sea alguna pequeña semejanza hereditaria*. La raza euskara debe ser, pues, considerada, históricamente al menos, como la primera ocupante del país. Y siendo esto así, es preciso admitir una antigua y grande emigración de razas turanianas en Europa, teniendo el Asia por punto de partida, y *coincidiendo quizá con la aparición del aryanismo en esta última parte del mundo.*»

Sin desconocer la fuerza de argumentación que emplea Sanchez Calvo en pro del *turanismo* como idioma aglutinante y su paternidad é

influencia con respecto al euskaro, ¿cómo compaginar con esa teoría la otra, no menos seria y científica, de Adolfo Pictet, tratando de probar en su obra magna, *Los Aryas primitivos ó los Orígenes indo-europeos*, que todo en el mundo ha sido *aryanismo*? Para Adolfo Pictet es de clavo pasado la invasión de los aryas primitivos en nuestro suelo. Su influencia se nota en los nombres de pueblos, ríos, montañas, sistema de numeración y creencias religiosas que el etimologista más desdeñoso no podrá menos de admitir, arrastrado por la evidencia de los hechos. ¿Entraron las dos razas en España? Indudablemente. ¿Cuál fué la primera en ocupar nuestro territorio? Dadas las razones que militan á favor del *turanismo*, sus rápidas emigraciones por Europa y su parentesco con el idioma euskaro, creo que el pueblo basco es una ramificación, una tribu, ó lo que se quiera, de la raza turania. ¿Contradice esto á la teoría de Pictet? De ningún modo. Primero, porque, como dice Sanchez Calvo, pudo coincidir la antigua emigración de razas turanianas con la aparición del aryanismo en esta última parte del mundo; y segundo, porque como alega también Pictet, el *nombre de iberos es tan extraño á los geórgicos como á los bascos*. Y, por lo menos, es menester admitir alguna distinción entre *bascos é iberos*. Pudieron ser los bascos de origen turaniano, y no repugna que procediesen los iberos de los aryas. No ignoro que existen hoy día sabios mantenedores de la opinión que hace *unos á bascos é iberos*; pero yo no hallo otra manera (ni es fácil encontrarla) de orientarse el historiador en el laberinto de opuestas opiniones, algunas veces fútiles, que dividen en este punto á los eruditos.

Quizá se diga que si el euskaro es idioma turaniano y tiene también con el aryo afinidades evidentes, como demostró Pictet con el sanscrito á la vista, los bascos é iberos se identificarán en el idioma.

Para eso, conviene recordar la felicísima frase de Renan: cuanto más se ahonda en el estudio del lenguaje, más se persuade uno de la admirable unidad que presidió á su origen. Procediendo de un mismo tronco esas dos grandes ramas de la más grande familia humana, no habrían de perder repentinamente el emblema de su único origen; antes bien es natural que conservasen bastante tiempo, y á través de distintas emigraciones, la semejanza hereditaria de su idioma primitivo.

Siendo la raza turaniana monoteísta, aun en el fondo y la forma de su mitología, monoteísta habría de ser también el pueblo basco, á lo menos durante algun tiempo. Y en cuanto al monoteísmo de los

aryas y por concomitancia, de los iberos, nada más á propósito que trasladar aquí las acertadas afirmaciones del sabio Pictet: «El hombre (dice) en su cualidad de ser inteligente y moral, es necesariamente religioso, á falta de una revelación sobrenatural, buscará y representará á Dios segun sus fuerzas. Si jamás ha existido un pueblo desprovisto de religión, porque eso equivaldría á la animalidad, es imposible admitir que la raza arya pudiera carecer, en ninguna época, de creencias religiosas. Y como el politeismo, por su misma naturaleza, no ha podido desarrollarse más que gradual y lentamente, es necesario conceder que al politeismo ha precedido una religión más simple, ó sea el monoteísmo, intuitivo si se quiere, y más ó menos vago, pero monoteísmo al fin. Para comprobar esto, hay que pasar revista á los nombres más antiguos que han servido para expresar la idea de Dios en general, remontándonos de ahí á la significación que han tenido en su origen. Este es el único medio de esclarecer el concepto que los aryas tuvieron de la Divinidad. Si esos nombres se refieren y ligan á la naturaleza y sus fenómenos, resultará que la religión de este antiguo pueblo no ha sido desde el principio más que un culto de la Naturaleza divinizada, lo cual implica la existencia de un politeismo gradual, pero constantemente desarrollado. Si, por el contrario, tales nombres no pueden explicarse sino por el concepto de un Ser superior y distinto del mundo, no habrá otro remedio que admitir que esa noción ha debido prevalecer, en cualquier grado, anteriormente al politeismo natural, restando sólo ver qué extrañas influencias han surgido de este último para que se extendiese con tanta pujanza.»

FR. MANUEL MIGUÉLEZ.

(Se continuará)



KAMELLUBA ETA CHIMUA

Chimua bere ume
batekin penoso,
zijoala bidean
nekaturik oso,
gertaturik Kamellu
bat pasatzia an,
esan zion ia nai
zuben gañean joan;
eta bi aldiz esan
baño len itz bera
ume ta guzi iyo
zitzaion gañera.
Ala, au zan denboran
nai erara jarri,
kamellubak segitu
zion bideari.
Gisa artan ipiñik
joan era aundiya,
eta bear tokiyan
ziranean iya,
bide dena pasarik
neke gabetanik,
Kamellu onak esan
zion:—Chimuba, nik
orain joan biarra det

beste bidetikan
eta jachi biarko
dezu gañetikan;
eta aserreturik
onetaz chimuba,
esan zion, igoaz
zeukala damuba;
jiboso zar trakesbat
besterik etzala,
zori gaiztoan aren
gañian joan zala;
eta chimuba gandik
alako paguba
artutzez, penaturik
joan zan Kamelluba.

.

Gizonak onraduba
biar badu izan,
ezdu jarraitu bear
chimubaren gisan;
mespreziatzen duena
egiten dan ona,
izango da chimua
eta ez gizona.

ASTOAK ETA GIZONA



Oso goiz asto pill
 batekin atera,
 echetik gizona, ta
 merkatu batera
 zijoala, arkitu
 zan lan nekosoan,
 astoak bidean nai
 etzutelako joan;
 ala arre bati ta
 bestiari arre,
 bere pazientziya
 zubelarik erre
 etzuben astoaren
 pausorik arintzen,
 eta zijoakion
 denbora berantzen.
 Ontan sinisturikan
 merkatura ala,
 bear denborarako
 bilduko etzala,
 aza buru bat zion
 astoetan bati,
 lotu ta zinzillika
 paratu atzeti;
 eta besteak aza
 aiñ alde ikusi
 zutenean, ziran jan

nayan denak asi,
 eta jabiak aza
 zeramakinari,
 kolpeka erasorik
 segi zeien ari,
 aurrekoak korri ta
 atzekoak segi,
 biderik eziñ egiñ
 ziela alkarri,
 zeñen denak naizuten
 jan aza gozoa,
 ala arindurikan
 astoen pausoa,
 bear ordurako zan
 irichi erriyan,
 bere asto ta guzi
 plazaren erdiyan.

.

Askotan eziñ egiñ
 dan lana indarrez,
 buruba askatzeaz
 egiten da errez;
 ez beti eserita
 egon portuna zai,
 fortunak ere berak
 billatzea du nai.

RAMÓN ARTOLA.



LE SIEGE DE SAINT-SÉBASTIEN

(SUITE)

CHAPITRE III

PREMIER ASSAUT

Bombardement de la ville. — L'incendie se déclare en plusieurs endroits. — Le général Rey prend ses précautions contre l'assaut. — Disposition de son artillerie. — Formation des colonnes d'attaque. — Rassemblement dans les tranchées. — Les troupes anglaises se précipitent à l'assaut. — Feu terrible des Français — Les assiégeants ne peuvent parvenir à couronner la brèche. — Pertes énormes. — Opinions des historiens anglais sur ce premier assaut. — Lord Wellington se rend à Saint-Sébastien.

Le feu des assiégés étant presque éteint, les mortiers de 10 pouces et les caronades de 68 furent braqués contre les défenses de la grande brèche et sur une estacade qui séparait la haute courtine du front de terre des ouvrages inférieurs du flanc sur lequel l'attaque était dirigée. Mais rendons la parole au témoin actif de cette terrible action. Le tableau qu'il en a tracé est vivant et digne de la plus sérieuse attention:

«Les maisons voisines de la brèche devinrent bientôt la proie des flammes qui, s'étendant avec rapidité, détruisirent une partie des défenses des assiégés et menaçaient la ville d'une entière destruction. On décida que l'assaut aurait lieu dans la matinée du jour suivant. Mais quand les troupes eurent été rassemblées dans les tranchées, l'incendie des maisons était devenu si violent, que l'on crut devoir différer l'attaque, et que les batteries recommencèrent leur feu, partie contre la seconde brèche, partie contre les défenses, partie enfin, pour fai-

re une troisième brèche dans la muraille, entre le demi-bastion Saint-Jean et la grande brèche.

»Pendant la nuit, le vigilant gouverneur, pensant qu'il ne tarderait pas à recevoir l'assaut, fit monter deux pièces de campagne sur le cavalier, au centre du front de terre, ouvrage qui, élevé de quinze pieds au-dessus des autres défenses, commandait la haute courtine. Les Français avaient, en outre, sur l'ouvrage à cornes, une pièce de campagne et deux canons dans le flanc casematé du cavalier. Deux autres pièces de campagne furent montées sur un retranchement qui, traversant le fossé du front de terre, batait les aproches de la brèche principale; entre cette brèche et la troisième que l'on devait pratiquer, il y avait, sur la tour de las Mezquitas, une pièce de 24 qui flanquait l'une et l'autre; sur la tour de los Hornos étaient deux pièces de 4; le flanc du bastion Saint-Telme était défendu par deux pièces de gros calibre, et deux autres à droite du Mirador, devaient jouer contre les brèches de l'intérieur de la ligne fortifiée du mont Urgull. Ainsi, les défenseurs pouvaient encore faire usage de quatorze pièces, et l'enceinte de mer, ou fausse braye, qui renforçait le flanc de l'ouvrage à cornes, et entre laquelle et la rivière, les colonnes d'attaque devaient nécessairement cheminer, était couverte de projectiles creux, qui devaient être lancés sur les colonnes au moment de leur passage; puis derrière les maisons embrasées, près de la brèche, d'autres bâtiments avaient été percés de meurtrières et garnis de tirailleurs. Cependant le feu, qui faisait de rapides progrès, causait de si graves dommages dans les défenses, que les Français, pour sauver leurs bombes à feu, durent les retirer jusqu'au moment de l'attaque; mais les officiers de l'artillerie anglaise ayant assuré qu'au point du jour ils seraient parvenus à réduire au silence le feu de l'artillerie ennemie et à balayer les parapets, sir T. Graham renouvela l'ordre de donner l'assaut.

»Dans la nuit du 24, on réunit 2.000 hommes dans les tranchées de l'isthme. Cette colonne était composée du 3^e bataillon des Écossais royaux, commandé par le major Frazer et destinée à assaillir la grande brèche; du 38^e régiment sous les ordres du colonel Gréville, qui devait donner l'assaut à la brèche la plus petite et la plus éloignée; du 9^e régiment sous les ordres du colonel Cameron, chargé de soutenir les Écossais; et enfin, un détachement choisi dans les compagnies légères de ces bataillons, fut placé au centre des Écossais, sous les ordres du lieutenant Campbell, du 9^e régiment; ce détachement d'élite, ac-

compagné de l'ingénieur Machel et de quelques hommes munis d'échelles, devait nettoyer la courtine, après que la brèche aurait été enlevée.

»La distance à parcourir, depuis les tranchées jusqu'au point que l'on devait assaillir, était de plus de trois cents mètres, dans un espace resserré entre l'ouvrage à cornes et la rivière; le terrain était hérissé de rochers recouverts de plantes marines qui le rendaient très glissant, et la marée avait laissé de larges et profondes flaques d'eau; le parapet de l'ouvrage à cornes était intact, ainsi que son revêtement; les parapets des autres ouvrages et les deux tours, qui flanquaient de près la brèche, quoique fort endommagés, étaient loin d'être ruinés, et chaque point se trouvait garni de fusilliers: l'attaque offrait donc de grandes difficultés. Un détachement portugais placé dans la tranchée ouverte au delà de la parallèle qui traversait l'isthme et à soixante mètres des remparts, devait réduire au silence, s'il était possible, le feu de l'ouvrage à cornes.

»Longtemps avant le jour, les colonnes d'attaque se rassemblèrent hors des tranchées, et l'explosion de la mine préparée dans le conduit de l'aqueduc produisit un grand effet contre la contrescarpe et le glacis de l'ouvrage à cornes; la garnison, étonnée de cette explosion inattendue, abandonna le parapet du fleuve et les troupes se précipitèrent en avant, ayant à leur tête les assaillants de la brèche principale, lesquels eurent plus à souffrir du feu de leurs propres batteries, placées sur la droite de l'Urumea que celui des batteries de l'ennemi. Le major Frazer et l'ingénieur Harry Jones parvinrent les premiers sur cette brèche. L'ennemi s'était retiré en désordre derrière les ruines des maisons encore enflammées, et ces braves officiers se précipitèrent à sa poursuite, croyant entraîner leurs troupes par leur exemple; mais ils ne furent suivis que d'un très petit nombre d'hommes, parce que l'obscurité de la nuit était profonde et que la difficulté du terrain avait jeté la confusion dans la colonne. Les soldats n'arrivèrent qu'en désordre et par faibles détachements au pied de la brèche. Les premiers arrivés se réunirent à leurs braves chefs; mais l'escarpement à franchir pour descendre dans la ville, les flammes et les nuages de fumée qui s'élevaient encore des maisons incendiées, en imposèrent aux plus braves, et plus des deux tiers des hommes de cette colonne, irrités par le feu destructeur qu'ils essuyaient sur leur flanc, avaient quitté le demi-bastion pour engager un feu de mousqueterie avec l'ennemi sur le rempart. Cependant il tombait une grande quantité de bombes

du mont Urgull; les défenseurs de la brèche, bientôt ralliés, arrêtaient la tête de la colonne par des feux de mousqueterie, partant des mines et des maisons crénelées, tandis que le feu des tours prenait cette colonne en flanc: alors de toutes parts, les Français firent pleuvoir une grêle de mitraille et de grenades qui causa d'affreux ravages dans les rangs des assaillants.

»Le major Frazer est tué sur les ruines embrasées des maisons. L'intrépide Jones s'y maintient quelque temps au milieu d'un petit nombre d'héroïques soldats, attendant des secours qui n'arrivent point, et enfin, il succombe avec tous ceux dont il est entouré. L'ingénieur Marchel avait déjà été tué, et les hommes munis d'échelles sont tués ou dispersés à leur tour. Ainsi la queue de la colonne se trouvait déjà dans le plus grand désordre avant que la tête eut été battue. C'est en vain que le colonel Gréville, du 38^e, le colonel Cameron, du 9^e, le capitaine Archimbeau, des Écossais, et beaucoup d'autres officiers des régiments, font d'énergiques efforts pour rallier leurs troupes et les ramener sur la brèche; c'est en vain que le lieutenant Campbell, passant à travers cette foule en désordre, avec quelques braves soldats de son détachement d'élite, qui n'ont pas succombé, s'élance au milieu des ruines; deux fois il y parvint, deux fois il est blessé et tout ce qui l'entoure y trouve la mort. Les Écossais, en cherchant à se retirer, rencontrent le 38^e et quelques compagnies du 9^e qui avaient tenté inutilement de les dépasser et de gagner la plus petite des brèches. Engagée alors et entraînée dans une impulsion contraire dans l'étroit passage existant entre l'ouvrage à cornes et la rivière, cette masse de troupes flottée de tous côtés, incapable d'avancer ou de reculer, jusqu'à ce que les bombes et la fusillade, qui l'accablent de front et de flanc, aient fait cesser la confusion, en éclaircissant les rangs, et lui permettant de regagner les tranchées en désordre. Au point du jour, on convint d'une trêve d'une heure, pendant laquelle les Français qui avaient déjà eu l'humanité de relever le brave Jones et les autres hommes blessés sur la brèche, s'occupèrent aussi d'enlever les blessés les plus éloignés, dans la crainte qu'ils ne fussent noyés à la marée montante.

»Cinq officiers des ingénieurs, au nombre desquels était sir Richard Fletchin, quarante-quatre officiers de la ligne et cinq cent vingt hommes furent tués, blessés ou faits prisonniers dans cet assaut qui échoua complètement».¹

(1) H. Delmas. *Les sièges de la Péninsule*, t. IV.

Cette tempête de feux avait démoralisé les Anglais. Pendant les heures de trêve, les canoniers français, de peur de surprise, se tinrent, la lance à feu au poing afin d'être prêts à parer à toute éventualité. Les journaux de siège français prétendent que l'ennemi perdit plus de 2.000 hommes dont 118 furent faits prisonniers sur la brèche. Parmi ces derniers se trouvait le colonel de Royal Irlandais, qui avait été blessé à mort. Quant aux assiégés, ils n'eurent que 18 hommes tués et 49 blessés. Le chef de bataillon Desailly du 22^e et le capitaine Bidou, commandant les sapeurs du génie, furent tués sur la brèche.

Lord Wellington se rendit aussitôt à Saint-Sébastien, et il n'aurait pas sans doute manqué de renouveler l'attaque si ce n'eut été le manque de poudres et de munitions. Il avait déjà écrit en Angleterre pour en demander, et les événements qui suivirent l'obligèrent à convertir le siège en blocus. «L'artillerie fut transportée au port du Passage, à l'exception de deux canons et deux obusiers qu'on laissa sur les Chofres et le mont Uliá. Cette opération se trouva complétée dans la nuit du 26; mais, au point du jour, la garnison fit une sortie de l'ouvrage à cornes, surprit les tranchées, et en chassa 200 portugais et 30 soldats anglais. Dans le but d'éviter le renouvellement d'une pareille surprise, on concentra les gardes de tranchées dans la parallèle de gauche, et on fit circuler des patrouilles au dehors. Le 1^{er} août, une de ces patrouilles fut enlevée par l'ennemi. C'est ainsi que se termina cette première partie du siège de St-Sébastien, dans laquelle les Alliés perdirent 1.300 soldats ou marins, non compris les Espagnols tués pendant le blocus exécuté par Mendizabal.»

M. E. DUCÈRE.

(A suivre)



LA PESCA

SU ANTIGÜEDAD ¹

Una de las industrias más vetustas, más primitivas, más universales, más nobles y mas beneficiosas, con la cual subsistieron ya gran número de los primeros hombres, antes aún de reunirse en sociedad; con la cual han vivido, casi exclusivamente, y viven todavía multitud de tribus esparcidas sobre la tierra; y con la cual hoy se preparan apetecidos platos que pasan á ser alimento lo mismo de los príncipes y potentados, que son servidos en vajillas de porcelana de Sèvres, que de los artesanos y gañanes, que comen en platos de loza ordinaria ó de tosco barro.

Industria con cuyos productos en los tiempos modernos se han enriquecido familias, construido palacios y fundado ciudades florecientes; dando vida al mismo tiempo á poderosas compañías industriales y mercantiles, y á un comercio activísimo, siendo al propio tiempo esa industria creadora ó auxiliar de la agricultura.

La pesca, que ha precedido á la agricultura, que es contemporánea á la caza, y ambas han sido inventadas desde la más remota antigüedad, fué ejercida en este Litoral por los *Celtiberos*, que habitaban los pueblos de la parte meridional de la Bética.²

(1) Revista de Pesca Marítima.

(2) La primitiva raza que ocupó la península ibérica sería difícil fijarla. La de los Euskaros ó Iberos, hoy Bascongados, creen muchos haber sido la que podemos llamar aborígene. Chao, en una obra sobre los Bascos, dice que procedían del Oriente, habiendo pasado á España, desde África, por el Estrecho de Gibraltar.— Trae una lista de voces, que se corresponden en Sanscrito y Bascuence, para probar la

Plinio y Ptholomeo denominan á estos pueblos *Bético-Célticos*, de los que serían aquellos escafarios y lintrarios del Betis, marineros ó pescadores que tomaron este nombre por el de sus barcos, como se deduce de las varias inscripciones y estatuas de que dió noticia Rodrigo Caro, (*Antigüedades de Sevilla*) asegurando que se conservaban aún en su tiempo dedicadas por los mismos lintrarios; estos lintrarios debieron tener asiento en algunas de las poblaciones que existen actualmente cubiertas por el mar en las cercanías de Sanlucar, Chipiona y Rota.

No es inverosímil que alguna revolución de la tierra trastornase y modificase parte del litoral gaditano.

Las ciudades antiguas de *Bisippo*, cerca de Torre de Meca, *Balo*, sobre el Estrecho de Gibraltar, y Carteya en la bahía de Algeciras ¿no se hallan hoy cubiertas por el Océano?

Ya en el año 1449 decía el maestro Pedro de Medina, hablando de las poblaciones sumergidas en la costa de Turris Scipionis,¹ lo siguiente: «En este nuestro tiempo cuanto por allí solía ser ha perecido de todo punto, porque la mar muchos años antes de agora lo tiene gastado é sumido las cetáreas.»

En las monedas autónomas que se conservan de varias ciudades de la costa, aparecen emblemas de la pesca de Corral con arpones, que conceptuamos la más antigua.

ASÍS DE VERA.

afinidad de ambos idiomas, y por consiguiente el origen que á los bascos asigna. El Abate Hervás defiende en su *Catálogo de las lenguas*, impreso en Madrid á principios de este siglo, la universalidad del Bascuence en nuestra península, probándolo con la etimología de muchos nombres de lugares de la misma. No está por la afinidad con el celta; pero Bullet en sus *Memoires sur la langue celtique*, página 1.754 — 59 — 7.º — 1.º la sostiene, y explica etimológicamente el origen céltico de muchas poblaciones ó ciudades. Sabido es que ambos pueblos se mezclaron formando los Celtiberos, que no creemos se limitasen exclusivamente á la region llamada Celtiberia; podemos, pues, considerar celtiberos también á los habitantes de las orillas del Betis.

(1) Chipiona.

BREVE RESEÑA

DE LAS FIESTAS CELEBRADAS EN LA N. Y L. VILLA DE BEASAIN
LOS DÍAS 5, 6 Y 7 DEL CORRIENTE, PARA SOLEMNIZAR EL TERCER
CENTENARIO DEL MARTIRIO QUE SUFRIÓ EN EL JAPÓN

SAN MARTÍN DE LA ASCENSIÓN Y LOINAZ

ILUSTRE HIJO DE DICHA VILLA



Imposible describir el entusiasmo de Beasain y pueblos comarcanos, al aproximarse el centenario del martirio de este hijo predilecto de Beasain.

No se oía por todas partes hablar de otra cosa que de las grandes fiestas que el Cabildo y Ayuntamiento de dicha villa preparaban para honrar la memoria del proto-mártir del Japón.

Como digna preparación á las fiestas, empezóse el 28 de Enero una solemne novena al Santo, á cuyo piadoso ejercicio acudía gran gentío.

Ya el día 4 el pueblo estaba de fiesta y llegaron muchos forasteros, en gran parte hijos de Beasain, que, recorriendo algunos de ellos grandes distancias, venían á contribuir con su presencia al mayor esplendor de las fiestas.

También llegaron cinco Religiosos de la Orden Franciscana, para cantar las glorias de su hermano de hábito: estos eran los Rvdos. Padres Barinaga, Ugarte, Maiz, Baertel y Arrúe (Fr. Pedro).

Al anochecer de este día, se rezó el Santo Rosario, y á continuación se cantó á orquesta la hermosa *Salve en re* del nunca bastante ponderado maestro D. Hilarión Eslava, la que fué cantada magistralmente por la orquesta y capilla de Azpeitia, reforzada con elementos de Beasain.

Se echaron después las campanas á vuelo, y la preciosa banda municipal recorrió las calles, ejecutando un bonito paso-doble, al mismo tiempo que se disparaba multitud de cohetes.

Los cinco citados Padres que se pusieron á oír confesiones á las primeras horas de la tarde, no pudieron levantarse del Confesonario hasta bien entrada la noche, por ser muy grande el número de los fieles que querían aprovecharse de la Indulgencia plenaria que concede el Papa León XIII á los que, confesados y comulgados, visiten durante un año la Basílica del Santo, ó el altar en que se le venera en la parroquia. Esto mismo sucedió los días sucesivos, por ser aún mayor el número de fieles que querían aprovecharse de esas gracias espirituales.

DÍA 5.—Hubo desde las primeras horas misas rezadas y comuniones en la basílica y parroquia.

A las 7, comunión general en la parroquia.

A las 8, id. id. en la basílica.

Por la mañana el clásico tamboril recorrió la población. El Ayuntamiento en corporación salió de la Casa Consistorial, á las ocho, precedido de la banda municipal, para reunirse en la parroquia con el Cabildo eclesiástico.

El pórtico de la parroquia estaba profusamente adornado de ramaje; todas las columnas estaban cubiertas de verdor, que contrastaba con la desnudez del campo. En cada una de las columnas había colocados unos carteles muy lucidos, en los que se referían los hechos más principales del Santo, desde su nacimiento en Beasain el 16 de Julio de 1566, hasta su glorioso martirio en Nangasaki (Japon) el 5 de Febrero de 1597.

En la entrada principal al pórtico se formó un bonito arco adornado con follaje y banderolas, sobre el cual estaba colocada esta inscripción:

SAN MARTIN LOINAZ-KOAK
1597-KO OTSAILLAREN BOSTEAN
IGARO ZUAN MARTIRIOAREN
OROIPENA
BERE ERRITARRAK.

A las 8 y cuarto se puso en marcha la procesión (después de bailar, como de costumbre, los *ezpata-dantzaris* delante del Santo, y hacerle los saludos acostumbrados con la bandera de la villa, en señal de sumisión al Santo) y fué por este orden:

Los niños de las escuelas, el clásico tamboril, los *ezpata-dantzaris*, estandartes y banderas, (entre ellas una regalada por los azpeitianos y llevada por un empleado municipal de Azpeitia, con esta inscripción: «Los hijos de San Ignacio de Loyola á los hijos de San Martín de Loizaz».)

A estas banderas seguían coros de niños que, perfectamente instruidos, cantaban cánticos alusivos al martirio del Santo.

Seguían luego doce estandartes, llevados por doce niños muy bien vestidos, en los cuales estaban descritos los hechos más culminantes de la vida del glorioso mártir.

La hermosa efigie que representa á este, precedida de sus dos discípulos y compañeros en el martirio, San Luis y San Antonio, era llevada por seis robustos hombres, muy bien vestidos á la antigua.

Detrás era llevada la Imagen de N.^a Sra. del Rosario, á la que seguía el hermoso estandarte del Sagrado Corazón de Jesús, Cruz alzada con ciriales, y la renombrada Capilla de música de Azpeitia, cantando el hermoso himno *Deus tuorum militum*, y á continuación, numerosísimo clero (fueron 65 los sacerdotes que asistieron en este día) precedido por el Rvdo. P. Barinaga, ex-guardian y Definidór de la Orden Franciscana, que representaba al P. Provincial de Cantabria, y llevaba la Reliquia del Santo Mártir. Detrás del Cabildo, iba el Ayuntamiento en corporación.

Al llegar esta procesión á la calle, se le agregó la que se formó en Villafranca con los pueblos del Arciprestazgo, que venía con la charanga de Villafranca, precedida por el Arcipreste y Ayuntamiento de la misma.

Llegó la Procesión á la Basílica, que estaba adornada con exquisito gusto, en una hora, pues tuvo que andar muy despacio por ser larga y muy numerosa la Procesión.

Al llegar aquí, la Basílica, muy reducida para tanto concurso, estaba enteramente llena, y la gente tuvo que acomodarse en la gran plaza que está delante de aquel templo, en las heredades y montes que le circundan y en el espacioso balcón de la Hospedería, restaurada y aumentada considerablemente en los últimos meses por la Excma. Diputación.

Comenzó la Misa, que celebró el ya citado P. Barinaga.

Muy justa es la reputación que tiene adquirida la orquesta y Capilla de Azpeitia, como se pudo ver en la interpretación de los Kyries y

Gloria en *Si bemol* de *Schubert*, y Credo, Sanctus y Agnus de la Misa en *Mi bemol* del inolvidable *Eslava*. Tanto los bajos D. Miguel (Pbro.) y D. Anastasio Beloqui y D. Martín Altuna, concejal de Beasain, y D. Esteban Lasa, organista del Seminario Conciliar de Vitoria, hijo de dicha villa, como el tenor D. Ignacio Uranga y D. Tomás Beloqui, presbíteros, interpretaron magistralmente los papeles que cantaban, por no decir nada del reputado organista de Azpeitia, el presbítero don Toribio Eleizgaray, que tocaba el armonium.

Al terminar el Evangelio, el P. Maiz subió al púlpito, colocado en el atrio de la Basílica, para que pudiera ser mejor oído del inmenso auditorio, que ávido de escuchar la divina palabra de tan autorizados labios, estaba esperando en las inmediaciones; y en su hermoso Panegírico refirió la historia del Santo de Loinaz, desde su nacimiento el 16 de Julio de 1566, hasta que, huyendo del mundo, se refugió en la austera Orden del Seráfico San Francisco.

Al hablar del nacimiento del Santo, señaló el punto en donde nació distante del orador unos 30 metros, y donde existe una capilla de las mismas dimensiones del cuarto donde vió la luz.

Antes que el orador terminara su elocuente Panegírico, comenzó á llover torrencialmente, y á pesar de esto, el auditorio que estaba á la intemperie, apenas se movió, sino que, con los paraguas abiertos, permaneció en el mismo sitio, por no perder una palabra siquiera de tan notable sermón.

Después de la Misa, se dió á besar la Reliquia del Santo, por espacio de más de media hora, para satisfacer los piadosos deseos del inmenso gentío, y como continuara lloviendo, se anunció que no se formaría la procesión y que se retirase la gente, y así se hizo, llevándose á la Parroquia solamente las efigies del Santo y sus dos discípulos para la novena que concluía á la tarde.

Esta, que empezó á las tres y cuarto, después del Santo Rosario, se cantó á orquesta, con toda solemnidad, y al final predicó en castellano el Dr. D. Mateo Mújica, catedrático del Seminario Conciliar de Vitoria, quien se cuenta como hijo de Beasain, pues desde su más tierna niñez ha vivido en dicha villa.

Como una de las cosas que hacen falta para pronunciar un buen discurso, es el entusiasmo, el estar muy persuadido de la verdad de lo que se dice, fácil es comprender, estando en posesión de estas cuali-

dades, y atendidos su expresión fácil y talento privilegiado, la gran altura á que rayaría su discurso, y así fué en efecto.

Entre otras cosas, hablando del litigio que se sostuvo entre Beasain y Vergara, dijo: «Verdad es que un pueblo nos disputa la gloria de ser compatricios de San Martín de la Ascensión y Loinaz. Esto, en parte es dispensable, pues es gloria, y gran gloria la de ser bautizado en la misma pila que el Santo, haber recorrido los mismos parajes, haber orado ante un mismo altar, etc.; pero ¿qué quiere decir este inmenso auditorio? ¿qué quiere decir la Partida de Bautismo que poseemos y el testamento otorgado por el Santo en Auñón á favor de sus padres? ¿qué quieren decir, en fin, las decisiones, tres veces repetidas, de la Sagrada Congregación de Ritos, dándonos la razón, después de haber examinado detenidamente los documentos de ambas partes, incluso esos que aduce Vergara, como pretendiendo enmendar la plana á la Respetable Congregación? Tenemos motivos más que suficientes para estar firmemente persuadidos de que San Martín es de Beasain.»

Este discurso fué muy elogiado, y el orador muy felicitado.

Después de la función se dió á besar la reliquia del Santo.

Terminada la función religiosa, la gente bajó á la plaza á ver los bailes de los *expata-dantzaris*, que eran doce niños, con su jefe á la cabeza, quienes ejecutaron doce bailes distintos, y con mucha perfección.

A las ocho de la noche, la banda recorrió las calles y los cohetes atronaron los aires, para anunciar que daba principio la sesión de fuegos artificiales, preparados por el renombrado pirotécnico de Vitoria D. Hilarión Cerrajería.

Llamaron la atención el primero, en el que apareció un cuadro con las armas de Beasain, con esta inscripción:

VIVA LA VILLA DE BEASAIN

y el último, en el que apareció el Santo Mártir con esta otra:

SAN MARTÍN DE LA ASCENSIÓN Y LOINAZ.

Al aparecer este cuadro, fué saludado con una estrepitosa salva de aplausos.

En los intermedios tocó la banda municipal.

DÍA 6.—A primera hora de la mañana, la banda municipal recorrió la población, ejecutando una bonita diana.

A las ocho hubo comunión general en la basílica y en la parroquia, donde comulgó el Ayuntamiento.

A las 10, inauguración del magnífico altar que la Cofradía del Santo le ha erigido, con ayuda de almas piadosas.

El altar es un trabajo que honra al maestro de obras de San Sebastián D. Domingo Eceiza y al notable escultor azpeitiano Sr. Aménabar, y que sin duda alguna contribuirá á que éste tenga aceptación en el país, sin necesidad de recurrir á personas extrañas; pues tanto en la escultura como en la pintura y dorado ha demostrado ser un buen artista.

Celebró la Misa D. Jerónimo Zunzunegui, hijo y coadjutor de Beasain, y se cantó la brillante misa en *la* de Cherubini, la que como la del día anterior, fué interpretada magistralmente.

Predicó el R. P. Fr. Pedro de Arrúe, quien expuso muy bien la vida del santo en el estado religioso.

A continuación se dió á venerar la reliquia del Santo.

A las tres se cantaron vísperas solemnes, y al fin de ellas se cantó una magnífica Salve.

Los festejos, como en el día anterior.

DÍA 7.—Por la mañana, el clásico tamboril recorrió las calles.

En este día fueron en extremo numerosas las confesiones y comuniones.

A las ocho menos cuarto, salió el Ayuntamiento de la Casa Consistorial, y, precedido de la banda de música, se dirigió á la parroquia.

La procesión se puso en marcha hácia la basílica, á las ocho, en el mismo orden y ceremonial que el día 5.

La concurrencia de fieles era sobremanera numerosa.

Llegó la procesión á las nueve y comenzó la Misa, que celebró don Juan Bengoechea, coadjutor de la parroquia de San Vicente de San Sebastián é hijo de Beasain.

Se cantaron con gran perfección los *Kyries*, *Sanctus* y *Agnus* de don Toribio Eleizgaray, *Gloria* de la misa de Santa Cecilia de Gounod y *Credo* de Cherubini.

El R. P. Baertel, que estaba encargado del panegírico, tuvo que hacer grandes esfuerzos para ser oído del innumerable auditorio.

Fué un discurso superior bajo todos conceptos. Hay todavía quienes saben hablar bien el bascuence; así lo demostró el Padre con su expresión fácil y castiza.

Refirió los últimos años de la vida del Santo, desde su salida á misiones, hasta su glorioso martirio.

Fueron notables éstas palabras que dijo dirigiéndose al auditorio: «Vosotros é yo creemos como ha creído siempre la Provincia, como han creído Alcalá, Auñón, Méjico, Manila y el Japón, y sobre todo, como lo cree y manda la Santa Madre Iglesia, á saber: que San Martín de la Ascensión y Loinaz, es hijo de Beasain.»

Hizo grandes elogios de la fe de los bascongados, y hablando de las luces misteriosas aparecidas los días 3 y 4 de Mayo de 1665 sobre la efigie del Santo, que entonces estaba colocada en el altar mayor de la Parroquia, dijo que significaba la fe, la esperanza y la caridad.

La función terminó á las 11 y media, y hubo quienes comulgaron á esta hora, después de venir desde Zumarraga.

Volvió la Procesión con mucho orden, y un fotógrafo, convenientemente preparado, sacó algunas fotografías de ella.

A las doce y media se disolvió la procesión en la parroquia.

A las tres se cantaron Vísperas solemnes, y terminadas estas, predicó el R. P. Ugarte.

Al terminar el sermón, se cantó un magnífico *Te-Deum* del inmortal Eslava.

En esta función, como en las anteriores que se celebraron en la Parroquia, no bastando esta á contener el inmenso gentío, se permitió á la gente la entrada en el presbiterio y sacristía, los cuales se llenaron por completo, y á pesar de esto, el espacioso atrio estaba lleno de bote en bote.

Después de esta función y de besar la reliquia, la gente bajó á la plaza á ver los festejos cívicos, que siguieron por el mismo orden que los días anteriores, y los fuegos, representando la batalla entre dos fortalezas y un castillo, fueron magníficos. Al salir victoriosas las fortalezas apareció en cada una de ellas esta inscripción: «¡*Loor al ejército español!*»=¡*Viva España!*

También se quemó un magnífico *xezen-suzko*, el cual tenía muchos *pieses*.

La población, alumbrada todos estos días con grandes lámparas de arco voltaico, producía un hermoso golpe de vista.

Así terminaron las fiestas de este día, pero el pueblo guardó fiesta al día siguiente, y se tocó la música.

En suma: las funciones religiosas han sido dignas de la patria de San Martín de la Ascensión y Loinaz.

Permítaseme ahora felicitar cordialmente al Cabildo y Ayuntamiento de Beasain, y á todos los que han contribuído para que las fiestas se hicieran con el mayor esplendor posible, y también al Clero y Ayuntamiento de Villafranca, por la parte activa que han tomado.

MARTÍN IZTUETA, *Pbro.*

*
* *

LETRILLA

TRADUCIDA DE LOS GOZOS ESCRITOS EN BASCUENCE EN HONOR DEL EXCELSO
PATRONO SAN MARTÍN DE LA ASCENSIÓN Y LOINAZ,
CUYA VERSIÓN SE HA HECHO ATENDIENDO Á SU MAYOR SENTIDO LITERAL.

CORO

*Loinaz Martín ¡oh Santo!
por tu inflamado amor
al buen Jesús Divino,
por nos, ruega por nos.*

DUO

Dios Todopoderoso
al mundo te envió
para honra de la Euskaria
de límpido crisol.
La sangre de su raza
por tus venas corrió,
*Loinaz Martín ¡oh Santo!
por nos, ruega por nos.*

Que fuiste el elegido
de Dios pronto se vió,
baluarte de la Iglesia
siguiendo al Salvador.
Tomaste ya el camino
de niño á la sazón,
*Loinaz Martín ¡oh Santo!
por nos, ruega por nos.*

A tu sabiduría
virtud con fe se unió,
y en Alcalá te hallaste
de Luz Divina en pos.
Para atraer ovejas
viendo su perdición,
Loinaz Martín ¡oh Santo!
por nos, ruega por nos.

A tí no te alucinan
grandezas, ni ficción,
con pompas, vanidades
de mundanal sabor.
A terrenales dichas
tu celo renunció,
Loinaz Martín ¡oh Santo!
por nos, ruega por nos.

De San Francisco de Asis
en regla observador,
vivir entre los pobres
fué, sí, tu galardón.
Vertiendo por las almas
tu sangre con valor,
Loinaz Martín ¡oh Santo!
por nos, ruega por nos.

Excelso maestro fuiste
en Méjico, mas vió
tu fervoroso espíritu
destino superior.
Y así por ganar almas
pasaste aún al Japón,
Loinaz Martín ¡oh Santo!
por nos, ruega por nos.

Jesús, el dulce nombre,
y su ley te guió,
sufriendo cruel tortura
por confesar á Dios.
La luz desparramando
doquiera sin temor,
Loinaz Martín ¡oh Santo!
por nos, ruega por nos.

De un indio por mandato
ya preso te se vió,
cortándote una oreja
por cínica irrisión.
Gozoso sufres todo
sirviendo así al Señor,
Loinaz Martín ¡oh Santo!
por nos, ruega por nos.

Al ser crucificado
diriges con fervor
ante tus compañeros
seráfico sermón.
En el supremo trance
ninguno allí tembló,
Loinaz Martín ¡oh Santo!
por nos, ruega por nos.

Te dieron dos lanzadas
con crueldad feroz
en el costado, y muerte
de cruz en conclusión.
Fiel á Jesús, tu sangre
la ardiente fe selló,
Loinaz Martín ¡oh Santo!
por nos, ruega por nos.

Ahora tú dichoso
del cielo en la región,
mas ¡ay! entre peligros
nosotros bajo el sol.

Nuestros merecimientos
escasos porque son,
Loinaz Martín ¡oh Santo!
por nos, ruega por nos.

CORO

Loinaz Martín ¡oh santo!
por tu inflamado amor
al buen Jesús Divino,
por nos, ruega por nos.

MARCELINO SOROA.

* *

ASMO BAT

Gurutze zale aundi aundi bat
Dalako gure Jainkua,
Guruztuetan billatutzen du
Gurutze-berri modua.
Ekus bidetaz: Aszensiyo-ko
Martin, martiri Santua.

MIGEL A. IÑARRA-K.

* *

MARTIRI SANTUA

Gurutzearen gañean zuten
borreruak prest paratu,
onela zezan, áenen aurrean,
gure Fedea ukatu;
eskuak eta gerriya sendo
loturik zuten alchatu,
eta orla zan, zeruetara
bere anima egatu.

JOSÉ ARTOLA.

* *



EL SANTO MÁRTIR
(TRABAJO ORIGINAL DE D. JUAN JOSÉ ECHANIZ)

APUNTES NECROLÓGICOS

D. MANUEL DE URCOLA

El día 10 del actual falleció en esta ciudad el conocido industrial y maestro de obras D. Manuel de Urcola, hombre respetado y querido de cuantos le trataron.

A la virtud de su gran laboriosidad, y á la seriedad de su conducta en todos los actos de la vida, á sus propios méritos, en fin, debió la posición que logró conquistar, y el aprecio que le rodeaba. Buena prueba de ello es la distinción de que recientemente fué objeto al designarle por el voto unánime de los industriales y comerciantes de la localidad para ocupar el honroso puesto de presidente de la Cámara de Comercio.

El gran desarrollo de esta población desde el año 66 va estrechamente unido á su nombre, no sólo porque trazó su mano infinidad de proyectos, y porque bajo su dirección se ejecutaran, sino porque tomó una parte principalísima en la iniciativa de la Corporación municipal, á la cual perteneció, llevado por el voto popular, en diferentes épocas.

Concurrencia extraordinaria de amigos asistió al funeral que se verificó en la iglesia de Santa María, y terminadas las exequias fúnebres, se efectuó la conducción del cadáver con numeroso acompañamiento, donde estaban representadas todas las clases de la sociedad.

Descanse en paz el finado y reciba su afligida familia la expresión de nuestro más sentido pésame.

LOS CAZADORES DE OYARZUN

Oyarzun ha dado en todos tiempos hombres al monte.

Para la caza ó para la guerra, según que las circunstancias del país han sido de paz ó de disturbios, los *oyarzuarras* han mostrado rara habilidad en el manejo de las armas de fuego, y en cuanto á piernas y pulmones, son la especialidad del solar bascongado.

Con estas ventajas á nadie extrañará que en aquel valle exista una importante sociedad para la caza de montería, que según los inteligentes, es la mejor organizada y con mayor disciplina de la península.

Los individuos que constituyen la cuadrilla pertenecieron en su mayor parte á los bandos liberal y carlista de la última guerra civil, y olvidando actualmente antiguas rencillas se han unido como hermanos para la prosecución de la misma idea, la lucha con el jabalí.

Los cazadores de Oyarzun no se visten con casacas rojas, ni cabalgan sobre potros *pur sang*, ni usan trompas de caza, ni tienen salones donde se exhiben en medio del lujo y el *confort*, atributos venatorios, pero sin necesidad de todo esto matan más jabalíes y corzos, y á veces hasta lobos, que esas sociedades revestidas de aparato tan teatral.

La blusa y la alpargata son las prendas características de esta cuadrilla que, á pesar de su sencillez y origen democrático, cuenta en su seno con personas aficionadas que ocupan una brillante posición en el país.

Entre los individuos de la misma hay algunos que pasan por ser los primeros cazadores de volatería en España, porque más de uno y más de dos no se satisfacen sin haber matado en cada temporada un centenar de becadas, y para estimar este resultado precisa se comprenda lo difícil que es y lo escasa, en nuestras montañas, la persecución y la presencia de estas aves.

Esta gente cazadora es de una resistencia inverosímil y su lema en las batidas el siguiente: *Ojo certero y piernas de acero*.

Dirige la cuadrilla el simpático *Ezkerra*, rechoncho, de cara plácida, cuidadosamente afeitado y con un carácter afectuoso á la par que enérgico.

José Antonio Irigoyen, que este es su nombre, tiene en Oyarzun una carnicería con cuyos residuos mantiene una hermosa jauría de perros. Ha pasado del medio siglo, lo que no le impide ser el primero en las batidas, y su apodo proviene de que es zurdo.

Es un hombre muy inteligente, de alguna instrucción y trato social, y tiene la gran habilidad de hacerse respetar de sus gentes conservando con tacto la disciplina entre ellas.

Ezkerra casi siempre va montado en un caballo, á guisa de jefe de partida, pero algunas veces se apea para ceder su cabalgadura á algún compañero rezagado, generalmente de la clase de señoritos.

Los cazadores de esta sociedad más dignos de mencionarse son: *Aldura*, un bravo; los hermanos *Lete*, principalmente Ramón, gran maestro en el arte de matar becasas; Fermín de *Lizarregui*; *Valerio*, un mozalbete que promete, sobrino de *Ezkerra*; Alberto Aristi, de Astigarraga; *Mayatza*, del mismo pueblo, y *Erbili*, guardamonte de Rentería. Es una gente escogida y valiente, incansable y cariñosa. Con ella se puede ir á conquistar el mundo.

El teatro de sus hazañas es Urrizate, Iñarbey, Auza, Arizcun y Errazu, en el Baztán, cerca de los Alduides. Articuza, Picoaga, Añarbe, Leiza, Goizueta, Ollokiegui, y Berástegui, en la vecindad; y Mugaire, Bertu, Echalar, Yanci é Infernuco-errecá, también en Nabarra.

Y por supuesto, siempre donde haya alguna fiera que matar en veinte leguas á la redonda.

A veces reúnen hasta treinta escopetas.

Reproduzcamos un ligero croquis de cómo efectúan las expediciones.

Estos mozos salen de Oyarzun y sus inmediaciones á la madrugada; *Ezkerra* en su caballo, los demás á pie y caminando todo el día por el monte llegan á Elizondo al anoecer, después de una caminata de diez á quince leguas y para descansar, á la madrugada siguiente, emprenden la batida, como ellos saben hacerlo, recorriendo primero una zona considerable cubierta ya por las paradas, y en cuanto dan dentro de ella con la res, persiguenla con los perros, y ellos, ataja que ataja, por sendas, vericuetos y riscos, monte arriba ó monte abajo, sin des-

canso, adelante siempre, hasta descerrajar el primer tiro, y único al jabalí, porque se consideran deshonorados si no le tumban del primer disparo.

Al día siguiente otra batida en lugar opuesto, en la raya de Francia, y al tercero de la salida de casa, el regreso á Oyarzun, en la misma forma y por el mismo camino, con ó sin jabalíes, según el resultado de la jornada.

¿Qué suma de esfuerzos de toda índole representa una expedición de esta naturaleza hecha generalmente en el rigor del invierno, á veces nevando ó con lluvia y viento? Y sin embargo á tan bravos camaradas hay que verlos la noche de las batidas, refugiados en una venta ó una borda de pastores, contar chascarrillos ó improvisar escenas cómicas.

Varios aficionados de San Sebastián forman parte de esa cuadrilla, y si no sujetos por la estrecha disciplina del reglamento, lo están por el afecto que tienen á los *oyarzuarras*, á los que las más de las veces acompañan en sus cacerías.

De entre estos aficionados unos están en activo y hay otros que han pasado á la reserva y se les considera como *socios honorarios* por los servicios prestados anteriormente.

En el café de Europa de esta ciudad, han sido expuestos en varias ocasiones jabalíes muertos por los cazadores de Oyarzun en unión de los *donostiarras*, y el difunto Mariano Cabestré, que fue dueño del establecimiento, era uno de los más entusiastas protectores y acompañante de las expediciones cinegéticas de los de Oyarzun.

Eskerra y su cuadrilla de cazadores merecen ser conocidos del público, y nosotros tenemos una verdadera satisfacción en contribuir á ello.

ALFREDO DE LAFFITTE.



¡ATOZTE MALKUAK BEGIYETARA!

(ON ANTONIO ARZÁC JAUNARI DONKITUA)

Donostiyako uri ontatik
Ez bizi apartian,
Bi eche churi alkarren aurrez
Daude zelaicho batian,
Pake santuan bizitu dira
Biyetan oraiñ artian.....
¡Kristabak negar egiñ lezake
Zer pasa dan jakitian!

Baserri churi bi ayetako
Guraso maitagarriyak,
Seme banakin bizitzen ziran
Ederturikan zelaiyak;
Lan geyegiyak minberatubak
Zituzten abek gerriyak,
Baña laguntzik etzun ukatzen
Seme maitien sasoiyak.

¡Bi gazte ayek izan leikien
Sasoyik ederrenian
Ta gurasuak arkiturikan
Abechen biarrenian.....
Kendu dizkate ta eramanik
Orren aparte urian,
Negarrez daude guraso ayek,
Faltarik aldamenian....!

¿Non dago gure jayotz erriya?
Oraiñ an daude esanaz;
Ta begi ayek bustitzen dira
Laztan gozo bat emanaz...
¡Bi biyotz ayek purrukaturik
Naigabiaz eta penaz
Oroitutzian baserri artan
Semiaren zai daudenaz!

Lau illabete izango dira
Gazte ayek an daudela,
Españiaren mesedientzat
Isuri nayan odola.....
Ta gurasuak negarrez lertzen!
Malko dariyo.... ¡ai nola...!
Beste mundura laister dijuaz
Eziñ bizirik iñola.

Semiaren zai, penaz beterik
Guraso abek il dira!.....
(Oroitutzian negarra neri
Etorritzen zait begira!)
Kuba ortatik bi seme ayek
Egiten badute jira,
Zori gaitzian sartu o dira
Utsa dagon baserrira....!

RAMÓN GELBENZU ETA IRIBAR.¹

(1) «Euskaldun Fedea»-koa.



REFRANERO METEOROLÓGICO

¡Pobres libros!—Mérito de este: refranes bascongados.
—Datos climatológicos de San Sebastián.—¡Buen éxito!

Publicar en España un libro de Meteorología, no es cosa corriente: la razón es sencilla. Dada nuestra envidiable cultura científica general, el libro en cuestión es de los *predestinados*. Quiere decir que va á las librerías y después de decolorarse en los escaparates por la acción del aire y el sol perdiendo la cubierta aquel aspecto tipográfico virginal propio de toda obra nuevecita y recién salida de las prensas, pasa fatalmente á ocupar modesto puesto de estante en la trastienda del establecimiento y á entablar relaciones, cada vez más íntimas, con la muy respetable familia de los múridos caseros, vulgo ratones y ratas. Estos son los que, con gran contentamiento suyo, se ingieren poco á poco el mamotreto burlándose, allá en sus soledades, de este venturo-

so país, donde el relámpago y el trueno son todavía, para muchas gentes de levita, cosas sobrenaturales, y donde se confundía, no há muchos años, en un periódico de gran circulación, el barómetro con el termómetro, acusando aquél muy formalmente bonitas cantidades de calor, en unidades de grados centígrados, por más señas.

Acaso el *Refranero Meteorológico* del Sr. Puente y Ubeda logre, por virtud de su mucha amenidad y creciente interés, escapar de esa predestinación despertando al público adormecido. ¡Dios lo quiera! Tan brillantemente y con tanta gallardía y fortuna está desarrollado en esa obra el pensamiento que al componerla se propuso el autor, que, de confirmarse en mal hora los expresados temores—cosa que de todas veras lamentaría en el alma—se cometería una injusticia tremenda.

Por su valentía, por su heroísmo y arrojo al ensayar la prueba, merece el reputado meteorólogo madrileño, la propuesta para una cruz laureada.

¡Cualquiera se gasta ahora el tiempo en escribir libros, y después el poco dinero que nos queda, en editarlos!

* * *

Hace unos cinco años comenzó el Sr. Puente solicitando en todas las provincias, de las personas aficionadas á la meteorología, frases y proverbios del tiempo, tomados á ser posible en la propia fuente, es decir, de labios del pueblo mismo. Decía modestamente en su carta-circular que se proponía reunir aquellas en una colección, y examinar el mayor ó menor grado de fundamento científico que tales sentencias populares pudieran encerrar.

Sus esfuerzos han tenido un total éxito; el señor Puente acaba de sorprendernos con un precioso libro, donde se presentan á granel, artísticamente enlazados, un sin fin de refranes no enumerados á tontas y á locas, sino mediante ingenioso orden científico; de suerte que, después de analizar con minuciosa escrupulosidad tantas y tantas frases, breves y compendiosas, de profunda elocuencia á veces, donde al lado del error, compañero inseparable de las obras del hombre, se ve la fina observación del espíritu sagaz de gentes indoctas que adivinan la causa de un fenómeno y dan sanos consejos sobre el mismo: después de analizarlas, decimos, procede poco á poco á una admirable labor sintética, determinando los períodos climatológicos, anual y diurno, mediante

esmeradísimo estudio de aquél, mes á mes y estación tras estación; y presentando, en fin, detenido y acabado examen de los factores ó elementos de todo clima, de la temperatura, humedad, nubes y precipitación acuosa primero; después, de los vientos y presión atmosférica, para cerrar el capítulo con el estudio de la tensión eléctrica, tronadas, luz y meteoros ópticos.

Y siempre comenzando la tarea por la ordenada reunión de tantos y tantos materiales, diseminados aquí y allá, que componen el saber climatológico del vulgo, para someterlos más tarde al crisol científico é interpretarlos rectamente, con razón reposada y serena, bajo el prisma de los conocimientos que hoy se poseen sobre esa importante rama de la cosmología.

Más aún; atento siempre al propósito de realizar un trabajo popular y difundir principios y nociones físicas que debieran conocerse por todos, ofrece al lector ligera descripción de los fenómenos atmosféricos ó meteoros y de los aparatos é instrumentos más comunes y usuales que se destinan para observarlos.

De suerte que en forma amena y aun pintoresca y en estilo fluido y agradable resulta el libro un pequeño volúmen de climatología elemental, exornado con multitud de refranes y proverbios vulgares para, al ser discutidos, recibir á modo de fiel contrastación su verdadero valor y mérito.

No tuvo en olvido el distinguido escritor á la lengua euskara: en aquellas páginas y alternando con expresiones populares en dialecto gallego, catalán y valenciano y en idioma portugués, aparecen frases y sentencias que repiten á diario nuestros caseros y que al clima de la querida tierra basca y á los fenómenos atmosféricos de este hermoso país, abrupto y melancólico, hacen referencia.

En una palabra: esa obra, formando un volumen cómodo y por su módico precio al alcance de todas las fortunas, aun las más modestísimas, es de las que se recomiendan por sí solas.

Pocos en las condiciones del Sr. Puente para llevar á feliz término la idea capital, motora de todo aquel trabajo: astrónomo del observatorio de Madrid, encargado durante algunos años por el ilustre sabio D. Miguel Merino de la sección meteorológica, no ya sólo en la coronada villa del Manzanares, sino en sus relaciones con todas las estaciones meteorológicas de la Península, ha tenido á su alcance un verda-

dero ejército de cifras, un diluvio de datos que sintetizó con paciencia benedictina y aprovechó después, aportándolos al *Refranero*.

De este manantial fecundo proceden los datos climatológicos que inserta al final del libro, concernientes á las localidades más principales de la Península ibérica y referidos al decenio de 1881 á 1890.

* * *

Por el interés que para esta capital encierran, he aquí copiados los elementos más salientes del clima de San Sebastián, casi iguales á los que, muy en breve, hemos de publicar también nosotros, en relación al decenio de 1887 á 1896.

Temperatura media de San Sebastián: 14° centígrados, siendo de 9° en invierno, 12'5° en primavera, 19'2° en verano y 15° en otoño.

Oscilación media diaria, 7'5°; oscilación media anual 39'5°

Humedad relativa media 72.

Sería, pues, nuestra culta y moderna *Iruchulo*, el más hermoso rincón de la tierra, no ya en la temporada estival, sino en las demás épocas del año, á no ser por el abrumante factor de la lluvia.

Hasta 1452 milímetros de agua caen al año por término medio, cifra que coloca á nuestra población entre las localidades más acentuadamente lluviosas de la península. Sólo Santiago de Galicia y Pontevedra le aventajan.

Los días lluviosos son, también por término medio, 178 al año, repartidos, casi por igual, en las cuatro estaciones. Es desconsolador que las nubes se acuerden tanto de nosotros, y nos distingán y obsequien tan de continuo con el testimonio de llanto copiosísimo.

Claro es que al cielo se le ve preferentemente entoldado con los más originales y caprichosos celajes, ofreciendo la particularidad de sus continuas y á veces rápidas cuanto inesperadas variantes, en número infinito. El promedio de los días cubiertos es, al año, de 187; nubosos 117 y despejados 61.

Vientos dominantes NNO. y S.

Presión atmosférica media: casi la normal al nivel del mar: 762'1 milímetros.

Nuestro clima, pues, sano, benigno, de ambiente en general tibio y bastante uniforme, es, sin embargo, húmedo y lluvioso por la proximidad del Océano y el viento dominante del NO.

«Se aguó la fiesta», suele decirse de las diversiones malogradas: ¿quién podrá negar que nosotros tenemos también un clima... *aguado*?

*
* *

Y basta de prosa: punto final al humilde artículo.

Felicitamos al Sr. Puente y Úbeda por su obra.

Seguros estamos de que al leer estas líneas, exclamará un si es no es amoscado:

—Pero ¡dónde va Vd. á parar con tanto ditirambo y tanto elogio!

—Señor mío; es justicia. Consuélese si, de ese modo, logra que el libro se lea más.

¡Y decir que el consejo de la adquisición, atendiéndole el lector, sería agradecido!

¡Y decir que gastamos tantas veces tres pesetas en infinidad de bagatelas y nimiedades....!

J. DE LA PEÑA BORREGUERO.

San Sebastián Febrero 1897.



LA CAZA DEL JABALÍ EN GUIPÚZCOA

Justo es que comencemos dando algunas noticias del propiamente llamado cerdo de monte que nuestros caseros llaman *bas-urdeá*, figurando en las clasificaciones entre los paquidermos ordinarios, y hoy en el orden de los *Artidáctilos*. El jabalí (*sus-gerofa*) tiene cuatro pezuñas en cada extremidad, robustas las del medio y cortas y pequeñas las laterales; tiene seis dientes incisivos en la mandíbula superior, con grandes colmillos, muy fuertes, prismáticos, muy desarrollados y encorvados hacia atrás, constituyendo sus armas de defensa.

Es notable la mandíbula superior que termina por *la jeta*, á propósito para hozar la tierra, y que es una prolongación cilíndrica formada por tejido fibroso muy denso y sostenida por un hueso particular.

El jabalí es muy estimado por sus carnes, y su cabeza, bien *confeccionada* en manos de un hábil repostero, resulta un plato muy sabroso.

Es animal instintivo, con sus orejas rectas, piel dura y con cerdas rígidas. Es semi-nocturno, habita en los bosques espesos y sale de noche de sus madrigueras en busca de alimento.

En muchas ocasiones hemos oído quejarse á nuestros caseros de los destrozos que continuamente causa en los maizales próximos á los bosques, motivados también por los ensayos que hace el animal para procurarse las raíces de los vegetales que le acomodan.

Frecuentemente se organizan batidas en esta provincia en los montes de Oyarzun, Oñate y Ataun; y en Nabarra, Extremadura y otros puntos de España constituye hoy su caza un verdadero *sport*.

No hace muchos años que muy cerca de esta ciudad solía darse batida anual á los jabalíes, en los montes de Irisarri ó Irísasi, donde casi siempre había alguno como punto muy adecuado á sus fines y á su

vida, que la abundante bellota y escondidos jarales, la proximidad de hallarse á su pie el maíz y cultivos pertenecientes á toda la ribera comprendida desde San Esteban, Aguinaga y Orio, donde con toda comodidad disponía de un buen elemento, la tranquilidad del bosque y las salidas tan variadas para huir en caso de peligro, resultaban una de las mejores guaridas del cerdo salvaje.

Hoy, desde los trabajos del nuevo ferro-carril de la costa y los del monte Irisarri, ya no vienen á ese sitio donde pudieran ser sorprendidos y molestados.

Generalmente los domingos en las sidrerías de la jurisdicción se daban los primeros avisos con las noticias que se adquirían de haberse encontrado el *rastro* del jabalí, y lamentando los destrozos ocasionados en las heredades próximas, y como consecuencia de las conversaciones y conferencias se establecían las bases, para el día que se designara, contando antes con un tiempo adecuado y con el aviso cierto y fidedigno de las últimas huellas dejadas por el animal, y observadas por los caseros de las inmediaciones y de los pastores á quienes se les prevenía de antemano para que comunicasen las últimas noticias y probable paradero del objeto de la cacería.

Es importantísimo para el mejor éxito de la cacería saber el sitio donde ha sido visto y se supone que debe hallarse el *has-urdeá*, porque de ese dato depende establecer los puntos de parada para cortar é interceptar todas las salidas del animal. Un aviso dado la víspera del día designado, es respondido á la madrugada del mismo, en que los cazadores acuden al punto citado. En esta relación nos referimos al monte de Irisarri, como el lugar de acción, por tratarse de sitio bien conocido. Los cazadores de Usúrbil, San Esteban, Aguinaga, Zubieta y algunos donostiarras aficionados solían ser los héroes de la jornada, reuniéndose á veces hasta una docena de escopetas, siempre necesarias.

Suponiéndose por las noticias y datos de reciente investigación que el jabalí se encontraba en las últimas ramificaciones del bosque, en la parte que da frente á los antiguos astilleros de Aguinaga, los cazadores solían distribuirse de la manera siguiente: una pareja se hallaba de parada entre la parte intermedia del caserío *Puela* y superior del monte de Andatza, con objeto de dominar la ladera á que converge una regata próxima al barrio de San Esteban, dominando por tanto el lugar de las emboscadas y cuidando á su vez de que el animal en su huida pasase á los montes de Zubieta perdiéndose en aquella espesura; otros

dos hábiles cazadores tenían especial cuidado de cortar la retirada, siempre frecuente, por la venta de Zárate y Aya, y por último, los demás compañeros iban colocándose indistinta pero escalonadamente, estrechando su círculo por los caminos que conducían al punto de las sospechas.

El papel de los cazadores que están de parada comienza por ser pasivo y aún á veces resulta hasta pesado, siendo causa de que si dura mucho la situación resulte muy aburrido este *sport* como primer ensayo, porque á esto deben añadirse las órdenes terminantes que circulan para que se preste la mayor atención y vigilancia, con el silencio á que comunmente debe sujetarse quien ejerce con tanta soberanía y en tan apartados sitios el papel de espionaje.

Los portadores de los perros son los que llevan el verdadero trabajo en la faena; hombres en acción continua que al ir á buscar al *basurdeá*, con objeto de sacarlo de su guarida, remueven las matas, golpean los zarzales, ejercitándose en sus movimientos y algazara como si quisieran abarcarlo todo, y excitando á los perros para que con sus aullidos contribuyan á aumentar el bullicio, á fin de lanzar de su guarida al objeto de su persecución.

En varias ocasiones, y en esta batalla de palo de ciego, suele surgir de improviso la pieza acorralada, no dando tiempo aun á los más prevenidos para disparar sus escopetas, pues la espesura del ramaje contribuye á aumentar la dificultad de ser visto, por lo que, sin pérdida de tiempo, dan aviso á sus compañeros de haber levantado el jabalí, bien con el cuerno ó bocina, ya con gritos que retumban en aquellas soledades, con la frase ritual, de... *or-dexuté*.

En este segundo tiempo se truecan los papeles, y por tanto, para los cazadores de parada la situación de *espera* y *desespera*, va haciéndose difícil, porque puede traducirse en responsabilidad, si dejaran pasar la presa que caminaba por el sendero de su vigilancia. En verdad, que los momentos son bien interesantes para el que, permaneciendo oculto, oye el clamoreo y gritos de los demás compañeros, que alternados por los toques de bocina, le anuncian el combate tan personal á que debe sujetarse con el jabalí perseguido cuando cruce su puesto, esperando y confiando todos en el disparo certero y bien dirigido al que en veloz carrera va seguido por la jauría. En esa confusión de ideas que seguramente bullen por su cabeza, oye el cazador, uno, dos y hasta tres disparos que sirven para aumentar más su especial si-

tuación, con la nueva duda de si el animal ha pagado sus culpas, por los tiros percibidos, ó si por el contrario huye herido á salto de mata en la dirección donde él se encuentra, y... por fin, un sonido continuo y repetido de bocina, es señal de alegría, que indica un feliz éxito en la cacería. Al lugar donde yace el *bas-urdea*, acuden los compañeros desde los diversos puntos y es digno de reproducirse por una cámara fotográfica, el cuadro que se contempla en aquella agradable reunión, en que todos comentan sus peripecias oyendo con profunda atención los incidentes de la caza, así como la relación del afortunado que le mató, mientras otro con su cuchilla de monte hace una incisión seguida de ancha herida en el cuello de la víctima para desangrarla. Los perros, la mayoría fatigados, cuando no alguno herido por los colmillos del jabalí, indican en sus actitudes y gestos que ellos también pueden enseñorearse como los principales personajes de la fiesta.

Después de ese pequeño parlamento se dispone el regreso de la partida, se atan las cuatro patas del jabalí y colgado de una rama gruesa atravesada, es llevado por dos individuos que alternan en el viaje con todos los compañeros para probar sobre sus hombros la pesada carga, que por cierto, (y dicho sea de paso) es durante el trayecto motivo de apuestas por esa afición desmedida de nuestros caseros de fijar unidades á ojo de buen cubero, y si son seis arrobas y siete libras ó si pesa seis arrobas y siete libras y media, (que con seguridad no es ni lo uno ni lo otro) se originan discusiones cuya terminación es un punto de prueba.

La piel del jabalí corresponde en práctica usual al que lo mató, siendo objeto de sorteo cuando fueron dos los que le hirieron de muerte, y el epílogo de esta cacería suele ser una gran comida, en la que, después de saborear las carnes de la víctima, se despiden los comensales con la frase de *beste bat arte*.

RAMÓN SORALUCE.



LAS CUEVAS DE BIZCAYA

BILBAO

ABANDO.—*Cuevas del monte Cobetas*.—Son más bien grutas situadas en el monte Cobetas, vertiente al Cadagua, entre el fuerte y casa de labranza de igual nombre y Bilbao.

Cueva de San Roque ó Cueva de Utzcorta.—Hállase junto al caserío de igual denominación que el segundo de sus nombres, siendo más conocida por el primero de ellos; en su interior hay algunos pequeños charcos procedentes de las filtraciones.

DURANGO

CEBERIO.—*Cueva de Santa Lucía*.—Tiene su entrada por la ermita del mismo nombre, y quizá la misma ermita no sea otra cosa que el vestibulo de la caverna, habilitado para el culto; se encuentra en territorio perteneciente á la anteiglesia de Santo Tomás de Olavarrieta y á siete kilómetros de la estación de Miravalles.

DIMA.—*Puente de Gentilzubi, Cueva de Balzola ó Cueva de Valsola*.—Encuéntrese en las inmediaciones de la casa solar de Zamácola; al frente de ella hay, sobre un arroyo, un puente natural. La entrada es grande, pues tiene cerca de 25 metros de ancho por otros tantos de alto, dando acceso á un gran atrio cubierto por una bóveda rebajada de tal anchura, que llena de asombro aun á las imaginaciones más atrevidas. De este salón parten diversas galerías que conducen á varios anchurones, espaciosos unos, reducidos otros, pero todos cubiertos de hermosas estalactitas. A principios de siglo se tapió una de las galerías por haberse encontrado en ella huesos humanos, lo que se atribuyó á una desgracia ocurrida por gases mefíticos, y considerándola